

84(4^{op}
pa) 4

B56

HECTOR BIANCIOTTI

Le Pas si lent
de l'amour

Grasset

HECTOR BIANCIOTTI

LE PAS SI LENT DE L'AMOUR

61982
14 04

Оренбургская областная
библиотека им. Н. К. Крупской
ИНОСТРАННЫЙ ОТДЕЛ

BERNARD GRASSET

PARIS

V

Il convient de ne pas trop connaître le lendemain ; y voir clair est plus terrible que l'obscurité. Au reste, pour tenir debout, il faut apprendre à tomber. J'en acquis très tôt la certitude, et que c'était la seule chose qui nous incombe, notre seule contribution au destin.

Comme les plantes obéissent à la lune, et la modeste lune de nos songes à l'univers, ainsi chacun de nous.

Je ne me souviens pas d'avoir pour de vrai réfléchi avant de mettre à exécution tels ou tels desseins qui désormais donnent à la vie, tout en zigzag, l'apparence d'une suite de recommencements prémédités. Jamais je n'eus l'impression de prendre parti, d'arrêter par moi-même un choix quelconque : en me haussant ou en m'abaissant selon mes penchants, j'ai agi pour sauver mon âme — l'âme qui, lente, mais avec obstination et en silence, mûrit son projet et, nous accordant de croire que nous en sommes le maître, nous permet par intermittence de l'entrevoir.

Aussi, ai-je quitté la plaine natale, et les miens, avant la puberté ; à dix-huit ans le refuge que m'offrit le séminaire ; et, six ans plus tard, mon pays ; tout cela, et davantage ceci, sans moyens, juste une manière d'instinct de bête traquée

et l'ambition de me confondre au plus vite avec l'idée que je nourrissais de moi-même.

Je ne crois ni au courage ni au mérite, et quand bien même j'y croirais, je ne m'attribuerais ni l'un ni l'autre ; comme le poète, j'ai écouté les sirènes et leurs chants réciproques et, n'ayant pas le cou flexible, j'ai regardé devant moi.

Il s'en fallait de quelques heures que je n'eusse vingt-cinq ans révolus lorsque, à l'aube du 18 mars 1955, le paquebot à bord duquel j'étais monté quinze jours auparavant à Buenos Aires, gagnait la mer Tyrrhénienne, mettant le cap sur Naples.

Le passage du détroit de Gibraltar au cours de la nuit, je ne m'en étais aperçu qu'au réveil, en entendant le ronronnement des machines dans une navigation sans heurts : l'Océan n'avait pas épargné le bateau pendant l'interminable traversée ; à plusieurs reprises, insensible au mal de mer, j'avais contemplé avec ravissement d'abord, non sans inquiétude ensuite, quand la proue pointait vers les nuages, l'étendue désertée par les heures, faite d'espace pur et d'eau, se lever sur elle-même dans son immensité, dressant des montagnes empanachées de neige qui à l'instant s'inversaient en abîmes. Dans les cabines, le claquement des valises qui glissaient d'une paroi à l'autre, et des voyageurs agrippés des deux mains au rebord des couchettes.

Je préférerais toujours la mer encadrée par de hauts bâtiments, et, au reste, toute la nature, réduite, figée, délimitée par un cadre.

Après les cymbales des déferlantes et aussi vaste qu'elle parût, la mer était devenue intime. La nuit, déjà bleu som-

bre, tardait à se décolorer. Sur l'avant-pont, je guettais l'Europe.

Je me souviens d'avoir songé à Hernán Cortés qui — serait-il à l'origine de la métaphore ? — brûla ses vaisseaux afin d'éteindre chez ses soldats toute velléité de retraite. Déserteur d'un jeune passé, convoiteur de l'avenir, c'était tout ce que j'avais vécu, tout ce chemin déjà abattu derrière moi que je voulais réduire en cendres.

Un pincement soudain au cœur arrête mon élan et me rassemble, de la tête aux pieds, autour de ce point aveugle en moi, où le monde converge : la peur. Pourquoi donc la grande parenthèse du voyage hors du temps doit-elle se fermer ?

Le son vengeur, victorieux des adieux au port de Buenos Aires, les vents l'ont emporté. Puis, comme toujours lorsque je tombe dans mes soutes, un drôle d'espoir, d'où venu ? m'invente l'attrait de quelque vue, et encore une fois je m'appartiens.

Maintenant, les dormeurs se sont réveillés ; des portes battent au fond des corridors, en bas des escaliers ; des voix montent, se multiplient, et des pas : des gens approchent ; on entend des exclamations, quelques rires vite interrompus, et ils sont là, sur le pont, les habitants de l'ombre, les passagers des cabines aménagées entre les cales et le pont de cloisonnement que je découvris le jour où, poussé par l'intrépide Napolitaine grâce à laquelle je me trouvais à l'arrivée un peu moins démuni qu'au départ, je leur rendis visite pour les remercier des oboles que, à mon insu, Rose Caterina avait recueillies parmi ces hommes et ces femmes exténués par l'aventure sud-américaine, pour ce jeune

artiste sans le sou qui, en sens contraire, entamait la sienne. Il y avait eu quelques sourires désabusés.

Plus d'un demi-siècle avant, du temps que mon pays demandait à l'Europe entière de venir, mes aïeuls y débarquaient — mon père, tout petit ; ma mère dans le ventre de sa mère ; partis à la recherche de l'Eldorado dans les terres de là-bas, où l'Italien a défriché l'étendue vierge, ils avaient récolté le bonheur triste de survivre. Mais ces immigrés tardifs, en proie à des imbroglios politiques pareils à ceux qu'ils avaient fuis, n'ayant pas réussi à triompher des vicissitudes argentines, s'en revenaient au sol natal, son étroitesse fût-elle extrême.

Je m'étais trouvé mal à l'aise en apprenant qu'ils voyageaient dans des conditions de misère ; et que Rose Caterina se fût employée à faire une collecte parmi eux à mon profit, me remplit de honte : sur ce bateau très moyen dont la publicité vantait le principe démocratique de la classe unique, je m'étais composé, dès le départ, le maintien guindé qui me semblait convenir à un voyageur transatlantique, tels les personnages de certain film hollywoodien d'avant-guerre, où même le sourire qu'il arborait donnait à Charles Boyer, au moment d'embrasser Jean Arthur, une fixité de statue que je prenais pour de la distinction.

Aussi, bien avant l'heure du dîner, je prenais place au bar, tout en bambou verni, ou, plutôt, je me juchais sur l'un des tabourets, lesquels étaient trop hauts par rapport au comptoir, ce qui empêchait le consommateur de s'y appuyer du coude, lui enlevant ainsi de son aisance, surtout quand il s'agissait d'y prendre ou d'y déposer son verre, car l'effort interrompait la pose et coupait net la mélancolie du regard tendu vers les flots.

Ce fut autour de ce bar arrondi qui occupait un angle de la salle à manger, que je me liai avec Rose Caterina d'une de ces amitiés éternelles qui s'achèvent avec le voyage ou le séjour. J'avais, ce soir-là, poussé la comédie que je ne jouais que pour moi-même, jusqu'à commander un whisky, geste d'une incongruité téméraire en regard de mes ressources. Oserais-je blâmer aujourd'hui ce garçon qui éprouvait le besoin de s'astreindre à la discipline de la forme en toutes choses, et d'y plier son apparence ?

Si je ne suis pas sans savoir que de pareilles attitudes, au-dessus de sa condition et de ses moyens réels, n'échappent pas au ridicule, je n'ignore pas pour autant que l'image que l'on projette de soi oblige souvent à se hisser jusqu'à elle, à l'habiter, à agir en conformité et, coûte que coûte, à s'y tenir. On ne se protège pas des ravages de l'existence sans leur opposer une certaine allure.

2

Rose Caterina n'était pas belle et l'approche de la quarantaine rendait pathétique son visage monochrome, charnu, aux joues épaisses et molles, aux traits fondus, mais un sourire sans arrière-pensée et toujours prompt, où il y avait de la bonté et comme une invite à la confiance, l'illuminait. Par ailleurs, de la robustesse de sa personne, que soulignaient les attaches des poignets et des chevilles, et de l'absence de taille que la ceinture en cuir ne réussissait à marquer se dégageait une manière d'endurance maternelle.

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями
по IV части ГК РФ

Эту книгу вы можете прочитать в
Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н. К. Крупской

По адресу: г. Оренбург, ул. Советская 20
телефон для справок: (3532) 32-32-26